

Le Sacré et l'Occident. Réflexions préliminaires sur une notion oubliée

Benoît Neiss¹

Le terme de « sacré », certes, n'est pas sorti de l'usage ; on observe plutôt le contraire, puisqu'il figure quotidiennement sur des affiches de concert, des guides de musées ou d'expositions, et qu'il fleurit à chaque pas dans les chroniques journalistiques, à propos de tout et de n'importe quoi. Précisément, c'est un mot devenu commun, lisse, sans poids ni profondeur, suivant en cela le destin de beaucoup de réalités naguère entourées de vénération et considérées de loin, à présent gisant sur le pont, « au milieu des huées », comme l'albatros de Baudelaire. Le mot est connu, mais la notion elle-même, mais son sens véritable, qui les connaît encore ?

Nous permettra-t-on, « en amont » des questions de liturgie ici débattues, de proposer une réflexion portant sur les principes même du sacré, sur les fondements d'une notion dont on ne cesse de s'étonner qu'elle demeure généralement dans un flou persistant dans les esprits, jamais véritablement éclairée, délimitée, définie, et partant cause d'erreurs et de contresens incessants. Montrons-nous comme Valéry « impatient des choses vagues » et entreprenons une anabase, c'est-à-dire une remontée, un retour aux sources par-delà les pentes descendues depuis deux ou même quatre siècles. Oh, il n'est pas facile de se livrer à pareil exercice, qui répugne d'instinct à la conscience moderne portée vers le culte du progrès, imbue de sa supériorité, toujours prompte à traiter d'archéologisme, de culture du passé ou de mentalité conservatrice le moindre effort tenté dans ce sens.

Timor Domini

Le sacré païen, cela a souvent été répété, est étroitement lié à la terreur qu'inspiraient les divinités représentées (que l'on pense aux figurations des dieux orientaux, ou précolombiens en Amérique, et l'on ne manquera pas d'être saisi à la vue de ces images grimaçantes, bien propres à inspirer l'épouvante). L'Ancien Testament n'est pas de beaucoup en reste sur ce point, mais le Nouveau n'a pas simplement rayé d'un trait de plume cette réalité : ne chantons-nous pas tous les dimanches à vêpres : « initium sapientiae timor Domini » (le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur) ? Ou dans la préface commune de la

¹ Actes VIII. Versailles. 8 au 10 novembre 2002.

messe, que devant la majesté du Tout-Puissant « tremunt potestates » (les Puissances se prosternent en tremblant) ? Ces jours-ci encore, dans l'une des pièces les plus débordantes d'allégresse du répertoire grégorien, *Jubilate Deo*, il est dit : « narrabo vobis, omnes qui timetis Deum... »² Qu'est-ce à dire, sinon que l'expérience que tout homme a du divin commence par la crainte révérencielle devant une réalité qui le dépasse infiniment, même quand par la foi et les consolantes lumières données par la Révélation il lui est donné de pouvoir nommer cette divinité ? Le sacré n'existe pas sans le préalable de la crainte éprouvée par l'homme devant ce qui le dépasse. Il est de bon ton de nier aujourd'hui pareille évidence, alors que l'anthropologie nous convainc qu'il en fut ainsi durant des millénaires et dans toute civilisation digne de ce nom ; on ne bâtit aucun surnaturel sur un fondement qui contredirait la loi naturelle et l'intuition qu'ont eue toutes les époques, selon laquelle l'ordre humain s'arrête là où commence le domaine divin.

Le terme de « sacré » signifie précisément et étymologiquement « ce qui est distinct du profane, séparé » et par conséquent « consacré à la divinité ». Dans l'espace, il s'applique à un secteur délimité, soustrait aux gestes, aux occupations de la vie ordinaire et que l'on réserve aux actes religieux, aux gestes s'adressant aux puissances célestes. La racine indo-européenne *SCR* contient l'idée de séparation, de frontière, de coupure distinguant des aires différentes, des domaines radicalement exclusifs l'un de l'autre. Sans même remonter aux Grecs archaïques ou aux Egyptiens, on sait que chez les Etrusques, qui ont appris aux Romains tout ce que ceux-ci sauront en matière religieuse, les premiers sanctuaires, *templa*, ne furent rien d'autre que des clairières découpées dans les bois , d'où le prêtre observait les signes envoyés par les Immortels, en l'occurrence le vol des oiseaux. Ces rectangles pratiqués dans la forêt n'avaient pas le droit d'être foulés par un pied ou dans un but profane, ils étaient exclusivement destinés à l'acte de *con-templari*, c'est-à-dire à celui de diriger vers le ciel le regard d'une personne investie de ce pouvoir. Dans les termes pré-romains *lucus* (lieu consacré), *numen* (puissance divine) ou encore *omen* (présage, signe du ciel) comme dans les dénominations, les mythes et les doctrines de bien des traditions spirituelles on retrouve la trace et l'idée d'un seuil terrible, d'un domaine gardé par des dragons, par des dieux gardiens ou des anges postés aux frontières qui séparent l'ordre commun de ce qui est non humain,

² « A vous tous qui craignez Dieu, je raconterai les merveilles... », ps. 65, offertoire du 2e dimanche après l'Epiphanie.

redoutable à approcher. Le profane ne saurait fouler sous peine de mort le sol d'un territoire saint, car on ne peut approcher du divin sans mourir. Le mythe de la fondation de Rome est à cet égard exemplaire, qui nous rapporte que Rémus, ne prenant pas au sérieux l'enceinte sacrée tracée sur le sol par Romulus, eut l'audace de sauter par-dessus le sillon et dut périr pour le sacrilège commis. Dans la Bible, de même, Moïse s'entendit dire en approchant du buisson ardent : « N'approche pas d'ici ; ôte tes sandales de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte »³ ; songeons aussi au sort de ceux qui osèrent toucher l'Arche d'Alliance, fût-ce dans une bonne intention, et qui tombèrent foudroyés.⁴

« L'autre ordre et supérieur »

Le sacré évoque en outre un changement d'étage, cet « autre ordre et supérieur », comme l'appelait Pascal, qui est le lieu où apparaît ce qui est totalement autre qu'humain , qu'il s'agisse d'un texte inspiré, donc dicté par une instance supérieure, d'une forme révélée (celle du Temple de Jérusalem ou de l'Arche de Noé, dont Dieu lui-même avait indiqué les mensurations⁵), d'une peinture (le modèle représenté sur le Mandilion, sur le Saint-Suaire ou la fameuse image de Notre-Dame de Guadalupe, qui n'est pas de provenance humaine) ou encore d'une musique (chacun a vu une représentation ancienne de saint Grégoire, figuré avec une colombe sur l'épaule, représentant l'Esprit Saint lui soufflant les mélodies qu'il compose). Le guerrier grec de l' épopée homérique, qui se reconnaît soumis à la loi des Immortels, l'animiste de toutes les cultures archaïques qui témoigne de la vénération aux puissances supérieures ou aux ancêtres sont à tout prendre bien plus estimables que le chrétien prétentieux de l'ère actuelle, toujours pressé de niveler les réalités religieuses au niveau de l'humain, du quotidien, du familial. La première des « intuitions pré-chrétiennes » dont parlait Simone Weil consiste peut-être essentiellement en la conscience d'une transcendance , laquelle nous place infiniment au-dessous de la réalité divine, quel que soit au départ le contenu qu'on donne à celle-ci. La prière par excellence de la Nouvelle Alliance, la plus autorisée puisque le Verbe lui-même l'a formulée pour permettre aux hommes d'invoquer le

³ Ex 3,5.

⁴ 2 Sam. 6,6

⁵ C'est le cas aussi du temple de Borobudur pour les Hindous.

Très-Haut, donne certes à celui-ci le nom de « Père » mais ajoute aussitôt : « qui es in coelis », puis indique comme première demande et donc comme condition et préalable de toutes les autres : « sanctificetur nomen tuum ». Comment mieux souligner la distance, la frontière sacrée à ne jamais oublier entre nous et ce Père, et le devoir absolu qui nous incombe de Lui rendre l'hommage de l'adoration, du prosternement, de la conscience de notre petitesse devant Son incommensurable grandeur ? Un romancier du XXe siècle, trop méconnu actuellement, Joseph Malègue, a décrit ainsi l'expérience de la créature prenant conscience de cette distance : « Agenouillé, il se prosterna en pensée, tomba à terre, fit un cercle par terre, sa tête touchant ses genoux, écrasé, d'un anéantissement sans nom. Il était le grain de sable des textes bibliques, un grain de sable conscient qui eût devant lui vu tout le rivage, toute la mer, et par-delà, la planète ; et par-delà encore, l'énormité démente de l'espace, et dans le suprême au-delà le Roi de tous les Absolus, ou selon la formule qu'il aimait : « Celui qui s'est fait Dieu. »⁶

Enfin tout sacré authentique possède un caractère d'universalité, commun à l'ensemble de la tradition spirituelle de l'humanité ; il précède donc et dépasse les frontières des religions particulières, les caractéristiques d'une époque donnée, comme d'ailleurs les limites de l'être individuel, singulièrement les particularismes - nous allions écrire : les étroitesse - que l'homme moderne estime inséparables de la conscience qu'il a de lui-même : subjectivisme, sentimentalisme, spontanéité, orgueil de sa supériorité sur le passé etc... Le sacré pour cette raison s'est toujours traduit sous des formes hiératiques, rituelles, nobles, volontiers anonymes⁷, répudiant l'individualisme et l'anecdotique, comme l'est de son côté la loi qui ordonne l'univers, loi dont ce sacré cherche à être le reflet.

Dans cette perspective, l'architecture sacrée, loin d'être l'expression de l'âme ou du tempérament d'un artiste, fût-il de génie, cristallise au contraire dans ses lignes et ses volumes les cycles célestes. Son but ne consiste pas d'abord, comme on se le figure habituellement, à être utilitaire, ou fonctionnel au sens moderne de ces mots, mais réside dans le fait d'organiser

⁶ Joseph Malègue, *Augustin ou le Maître est là* (Editions Spes, 1966, p. 797). Signalons que l'écrivain était précisément imprégné de Pascal et de la notion des « deux infinis ».

⁷ Qu'on lise à ce propos les pages consacrées par Simone Weil à la fin de sa vie à « La personne et le sacré », in *Ecrits de Londres et dernières lettres*, Gallimard, coll. « Espoir », 1957, p. 11 - 44. De telles réflexions scandalisent nos contemporains parce qu'elles remettent en question l'idéologie moderne sur bien des points considérés par eux comme essentiels.

l'espace selon une topographie rituelle, de manière que les forces d'En Haut puissent y descendre et y exercer leur action. Ensuite, ces conditions une fois satisfaites, le lieu ainsi bâti peut servir de cadre au culte, abriter la prière, l'invocation, la procession, le sacrifice. C'est en ce sens que nous parlons de caractère universel et dépassant les formes particulières d'une religion donnée. Avant que le fidèle ne puisse se mettre en prière quelle que soit sa confession, il faut créer autour de lui les conditions fondamentales indispensables pour qu'une prière soit possible, donc établir un cadre propre à l'acte de prier. Certes, les modalités de l'architecture sont variables suivant les époques, puisqu'elles dépendent de l'esthétique, de la Weltanschauung et des moyens dont dispose chaque génération, mais l'impératif demeure identique quel que soit le temps historique considéré. Les croyants modernes, imbus de rationalisme, s'imaginent dans leur courte vue qu'il suffit de formuler une demande sous n'importe quelle modalité (parce qu'elle vient d'eux-mêmes ?) pour se faire obligatoirement entendre du ciel. De la même manière la musique sacrée n'a pas pour fonction de laisser une assistance « s'exprimer », encore moins d'occuper, de distraire pieusement les esprits en remplissant les inévitables temps morts d'un culte. Sa fonction première est d'arracher l'individu ou le groupe à la durée discontinue, humaine, profane pour les faire passer dans un autre temps, dans la durée sacrée, en élevant les êtres jusqu'au plan où l'humain peut entrer en relation avec le divin. La musique de ce type opère dans son ordre comme l'architecture, mesurant les cycles du temps et y ouvrant l'âme de l'auditeur, bien loin de traduire les idées d'un compositeur particulier ou les humeurs momentanées d'un groupe social.

La religion de la feuille volante

Ainsi défini le sacré se trouve, on en conviendra, malaisément perçu - ou toléré - par la mentalité contemporaine, laquelle se refuse à accepter une frontière qui bornerait son pouvoir d'investigation et l'existence même de quelque territoire gardé par un ange à épée de feu, où sa raison à elle, son action, son pouvoir n'auraient plus leur mot à dire. Le Prométhée qui habite notre civilisation rejette l'idée qu'il existe des réalités dont nous ne soyons pas les inventeurs ou les ultimes destinataires.

Le sacré étant en définitive la forme sous laquelle les hommes se représentent et concrétisent ici-bas le divin, l'absolu et l'éternel, on voit aisément à quel point la plupart des pratiques cultuelles d'aujourd'hui en sont éloignées. Nous songeons à l'abandon généralisé

(en Occident) du costume, de la langue liturgique, des formes spécifiques d'expression artistique, des rites et canons traditionnels, des livres enfin (sacramentaire, pontifical, paroissien...) tous ces abandons culminant dans la pratique des papiers photocopiés, variant d'un dimanche à l'autre, d'une ville, d'une paroisse à l'autre, triomphe de l'instantané, du fugitif et de l'éphémère perpétuel. Nous sommes parvenus à l'ère de ce qu'on pourrait appeler la religion de la feuille volante. C'est pour lors qu'on se trouve dans l'illustration parfaite de ce que souhaitait un grand dramaturge en tête d'une de ses pièces : « Il faut que tout ait l'air provisoire, en marche, bâclé, incohérent, improvisé dans l'enthousiasme ! »⁸

Voilà à quoi aboutit la naïve croyance que seul ce qui change serait vivant, que tout rite, étant figé, n'est donc que chose morte et qu'une religion vivante se doit d'inventer sans cesse ses formes d'expression et, par-dessus tout, ressembler aux gestes banals de tous les jours, au décor habituel du quartier, au niveau où se déroulent les manifestations quotidiennes de l'existence ordinaire !

Sortir de notre sommeil

Pendant longtemps l'Occident posséda un sacré, plus complet encore, plus profond et authentique que celui de l'Orient, où certains trouvent bon de le cantonner uniquement. Sous les assauts de la Renaissance, que Chesterton appelait plutôt « la Rechute », ce sacré s'est effrité peu à peu, puis dissipé sous l'action de l'acide versé par les Lumières, enfin, sous les vagues du scientisme rationaliste des XIX^e et XX^e siècles évanoui presque complètement. Il y a bien eu des travaux considérables de philosophes, d'ethnologues, de mythologues, de chercheurs de tous horizons qui ont renouvelé pour nous la question du statut et même de la définition du sacré, rien n'y a fait, les élites religieuses tout comme les maîtres temporels ont été irrésistiblement imprégnés par le virus de la suspicion, du doute, de la négation. Depuis, l'Occident se défait tout entier, parce qu'il s'est affranchi de son sacré, lequel a toujours et partout représenté l'âme de l'âme, le principe le plus profond de l'identité d'une société. Combattre le sacré ressemble aux vastes entreprises de déboisement que parfois les hommes ont pratiquées : la salinité du sol peut devenir irréversible, comme le montre l'exemple célèbre

⁸ Paul Claudel, Préface du Soulier de Satin. Nous ne voulons nullement insinuer par là que le grand poète aurait appliqué cette formule au domaine liturgique ; il avait de celui-ci une conception saine et louable, et nous prenons sa citation simplement comme une formulation frappante de notre idée.

de la puszta hongroise. Les sols intérieurs peuvent en effet devenir stériles comme les espaces de la campagne extérieure lorsqu'on les prive de leur végétation naturelle. Quand le sacré est éradiqué de la psyché collective, il se produit dans l'organisme social une décalcification analogue à celle que connaît un corps humain manquant des vitamines nécessaires. Ne devrait-on pas changer la formule célèbre de Goya en écrivant, non pas : « el sueno de la razon », mais « el sueno del sagrado produce nuestros » ? Oui, l'oubli du sacré entraîne des monstruosités, car le sacré est toujours fondateur, sur lui s'édifient un peuple, une histoire, une civilisation, non sur la raison, une idéologie ou une science ; lorsque ce fondement s'affaiblit, un peuple perd sa santé, incline vers la décadence.

C'est ce que nous enseigne constamment l'Histoire. On a coutume de nous faire admirer le génie grec ; fort bien, mais l'art, la philosophie, les accomplissements du Ve siècle n'existeraient pas sans la Grèce dite pré-classique, qu'on devrait plutôt appeler la grande, pénétrée d'un profond esprit religieux, conduite bien plus par le *mythos*⁹ que par le logos qui dominera plus tard. On va répétant que le XXI e siècle sera religieux ; peut-être, mais la question est de savoir de quel métal, de quelle qualité sera cette religion. Ce que l'on constate en tout cas, c'est que toute période qui a vu un retour au *mythos* après la prédominance d'un logos forcément rationaliste, donc réducteur, a été marquée par un renouveau dans les lettres, les arts et même les réussites matérielles et politiques. De même que la théologie discursive est la marque des périodes descendantes et la mystique celle des moments de culmination, de même les époques marquées par un sacré incontestable ont généralement été des périodes de santé, d'affirmation, de conquête. Il n'est donc pas interdit de penser que toutes les forces qui s'évertuent à nier ou à combattre le sacré de nos jours sont les mêmes qui travaillent à la dissolution de la civilisation, à la perte de l'identité de l'Occident, à l'affaiblissement interne des peuples qui le constituent. Car, on doit en être bien conscient, c'est à ce niveau, à cette hauteur que le combat est engagé. « Nunc est tempus acceptabile », dit l'apôtre ; oui, il est temps de sortir de notre sommeil¹⁰, car il nous sera demandé compte, à notre génération, de ce

⁹ Nous utilisons ici le mot au sens général de valeurs de l'intuition, de l'imagination, de la sensibilité, en somme d' « esprit de finesse » par opposition à la tournure scientifique, discursive, c.à.d. à « l'esprit de géométrie ».

¹⁰ 2 Cor., 6, 2 et Rom., 13, 11.

que nous aurons fait du sacré dont nous gardons encore mémoire, nous qui sommes peut-être les derniers à avoir encore su ce que cela signifie.